

Les Cahiers	
de la recherche	
architecturale	
et urbaine	

Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine

30/31 | 2014
Trajectoires doctorales 2

Dans l'univers des thèses, un compas théorique

Jean-Pierre Chupin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crau/370>

DOI : 10.4000/crau.370

ISSN : 2547-5746

Éditeur

Éditions du patrimoine

Édition imprimée

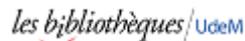
Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 23-39

ISBN : 978-2-7577-0379-3

ISSN : 1296-4077

Ce document vous est offert par Bibliothèques de l'Université de Montréal



Référence électronique

Jean-Pierre Chupin, « Dans l'univers des thèses, un compas théorique », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine* [En ligne], 30/31 | 2014, mis en ligne le 14 septembre 2017, consulté le 16 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/crau/370> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crau.370>

Dans l'univers des thèses, un compas théorique

JEAN-PIERRE CHUPIN

Cet article présente un mode d'orientation dans la variété des objets et le tumulte des définitions de la thèse en architecture. Un colloque doctoral sur le retour de l'ornement dans les pratiques contemporaines, en mai 2013 à l'université de Montréal, a confirmé, si besoin était, qu'un même questionnement pouvait donner lieu à une étonnante hétérogénéité de visées épistémologiques¹. Une comparaison de douze approches en provenance de grandes écoles nord-américaines, européennes et sud-américaines, a permis d'esquisser et de tester une première version d'un mode de catégorisation des thèses. En septembre 2013, ce modèle fut mis à l'épreuve de la soixantaine de textes sélectionnés pour les deuxièmes « Rencontres doctorales en architecture », à l'école nationale supérieure de Paris-Belleville. Ce « compas des thèses et des visées théoriques » doit cependant être compris comme une hypothèse soumise au débat épistémologique.

1. Ce colloque fut organisé conjointement par la chaire de recherche sur les concours (www.crc.umontreal.ca) et le Laboratoire d'étude de l'architecture potentielle (www.leap.umontreal.ca). Intitulé « Ornament, Algorithms and Analogies: between cognitive and technological operations in architecture », il a rassemblé des doctorants des universités Harvard, Princeton, Rio de Janeiro, Montréal,

Lausanne, Bartlett et de programmes doctoraux des écoles nationales supérieures d'architecture de Nantes, Lyon, Lille et Versailles.

Malaises de la rencontre initiale

Jusqu'au milieu des années 1990, quand l'ambition d'une recherche doctorale émergeait en parallèle, ou prenait le pas sur l'engagement dans la profession, bien des architectes étaient encore contraints d'entrer dans le cheval de Troie d'une discipline accueillante ou opportune : l'histoire de l'art, la sociologie, la philosophie, l'anthropologie, sans oublier ces sciences de l'ingénieur concernées par les questions de construction ou même d'informatisation. Depuis le début des années 2000, la question doctorale ne peut plus être considérée comme une anomalie dans une formation qui ne serait dictée que par les seules exigences professionnelles. Les colloques et des groupes d'étude se sont multipliés et les institutions universitaires ont généralement pris acte des spécificités du doctorat en architecture. Pourtant, l'idée même d'une approche doctorale des questions architecturales semble toujours en danger de se perdre dans les méandres des confusions entre les enjeux professionnels et les visées disciplinaires². De fait, deux nouvelles compréhensions de la recherche se sont interposées au cœur des oppositions traditionnelles entre recherche fondamentale et recherche appliquée. La première se manifeste par l'institutionnalisation progressive de l'idée de « recherche création » (ou *research by design*) – catégorie mieux acceptée en littérature, en musique et dans les arts numériques, où elle se trouve surtout mieux définie dans ses limites et ses exigences qu'en architecture³. La seconde est peut-être une réminiscence, ou une forme de résistance, puisqu'elle entretient le principe voulant que certaines pratiques professionnelles du projet aient valeur de recherche disciplinaire dès lors qu'elles se voient primées par des

jurys de pairs dont les pratiques de jugement s'apparenteraient aux comités de lecture scientifiques. Sans interposer notre propre voix à ces controverses latentes, constatons cependant que ces polarités constituent autant de crispations et de clivages dès qu'il est question de doctorat dans ce champ disciplinaire aux contours mouvants qu'est l'architecture. Pendant ce temps, l'accroissement du nombre de candidats au doctorat plonge désormais tout directeur de thèse dans l'univers en expansion des définitions de la thèse.

Si le rôle d'un directeur de thèse, toutes disciplines confondues, consiste à se mettre à la place du candidat pour comprendre son projet intellectuel, il convient également de se mettre à la place d'un directeur potentiel recevant une personne désireuse de s'engager dans un parcours doctoral. Au cours des trois ou quatre années de leur marathon, les doctorants gagneraient à imaginer, de temps à autre, le malaise initial du directeur de thèse qui constate rapidement que la préparation de telle candidate est encore incertaine, que le *curriculum* de tel autre est encore maigre sur le plan des publications (contrairement aux disciplines non professionnelles), que le sujet est souvent mal formulé, que la « question » est évanescence ou trop ambitieuse. Devant un projet intellectuel encore mal défini, souvent constitué d'un besoin de dire autant que de faire, empreint d'un désir de théorie quand ce n'est pas d'une volonté affirmée de transformer le monde, un directeur de thèse potentiel doit disposer d'une bonne capacité d'imagination et se convaincre que ces indicateurs de fragilité ne condamnent pas une recherche doctorale en architecture à la production d'un mauvais essai.

2. Que ce soit aux États-Unis avec l'impressionnant rassemblement de Princeton, au printemps 2004, sous la bannière « Building the discipline: a Short History of the PhD in Architecture », ou de façon quasi simultanée en Europe avec le colloque Eurau 2004, qui rassembla des enseignants chercheurs de vingt-cinq pays européens à l'école nationale supérieure d'architecture de Marseille en mai 2004 sous l'intitulé « Considering the implementation of doctoral studies

in architecture », il n'est pas exagéré de considérer l'année 2004 comme un jalon historique de la « question doctorale » en architecture. Nous avons déjà commenté ce phénomène, justement en 2004 dans : Jean-Pierre Chupin, « Les 40 prochaines années : le doctorat en architecture à la charnière des enjeux disciplinaires et professionnels », *Trames, Revue de l'aménagement*, université de Montréal, 2004, vol. 15, p. 121-144.

3. La notion de recherche-crédation, acceptée par les organismes de subvention de la recherche au Canada, a fait l'objet d'études et de débats. On lui associe, dans le monde anglophone, la notion de « research by design » ou « theory by design », notion déjà bien implantée et qui a fait l'objet d'un colloque international à Anvers en 2012. Voir par exemple : Sophie Stévanca, Serge Lacasse, *Les Enjeux de la recherche-crédation en musique : institution, définition, formation*, Québec,

En fin de compte, cette présentation dramatisée de la rencontre initiale trahit le manque de repères et de modèles dont nous disposons pour affronter l'impresionnante variété des approches de la thèse. Prenant acte de ce phénomène, toute tentative de catégorisation des visées épistémologiques devrait au préalable chercher à situer ces projets dans leur hétérogénéité, comme autant de degrés d'adhésion à non pas un seul modèle scientifique, mais à deux, trois, voire quatre grandes définitions de la recherche, lesquelles ne gagneraient rien à être pensées en faisant table rase de plusieurs millénaires d'histoire des visées théoriques en architecture. Mais s'il ne faut pas confondre thèse et théorie, il ne faudrait pas non plus rabattre l'histoire des disciplines sur la seule histoire des institutions académiques ou scientifiques. Ce faisant, et pour éviter de renvoyer systématiquement aux célèbres analyses de Michel Foucault sur les relations complexes entre disciplines, institutions, contextes et connaissances, on se permettra d'introduire succinctement quelques précisions sur notre propre environnement institutionnel de façon à souligner que la recherche d'un modèle théorique ne signifie pas pour nous que la thèse serait un objet abstrait en suspension, qui échapperait aux principes de réalité de la compétition académique.

L'interdisciplinarité peut-elle contourner le champ disciplinaire ?

Le fait d'accepter la multiplicité des formes doctorales en architecture pourrait être considéré comme un principe d'ouverture contradictoire avec l'idée même d'un doctorat disciplinaire, sauf à considérer qu'une thèse en architecture

serait en soi, par la nature des questions architecturales, à proprement parler interdisciplinaire. Dans ce cas, on ne peut s'empêcher d'interpréter la réticence de certaines universités à autoriser l'implantation de doctorats en architecture par la puissance stratégique, pour ne pas dire politique, du positionnement scientifique. Certaines situations montrent clairement que les appels institutionnels à la recherche interdisciplinaire relèvent plus souvent de la rationalisation des programmes et des effectifs, que du positionnement épistémologique.

Notre propre contexte universitaire canadien n'est pas en reste relativement à ces tensions. La seule situation montréalaise montre qu'un doctorat en architecture peut être reconnu à l'université McGill, depuis la fin des années 1990, tandis qu'une expérience de « doctorat individualisé en architecture » peine à se développer à l'université de Montréal. Dans une faculté – dite de l'aménagement – qui enjoint régulièrement les responsables académiques du « PhD en aménagement » à mettre en exergue l'interdisciplinarité systémique des objets de recherche, on assume *a priori* que les objets de recherche peuvent être traités dans un environnement commun aux cinq disciplines rassemblées (Architecture, Études urbaines, Architecture de paysage, Design industriel, Design d'intérieur). Précisons qu'à la différence de plusieurs traditions postprofessionnelles récentes en Europe, la formation doctorale existe à l'université de Montréal depuis le début des années 1970. Dès l'origine, essentiellement pour des raisons d'effectif, le PhD en aménagement a été compris comme un doctorat à vocation interdisciplinaire. Ce faisant, il est notable que les nouvelles attentes de la formation

Les Presses de l'université Laval, 2013. Els De Vos et al., *Theory by Design, Architectural Research Made Explicit in the Design Studio*, Anvers, Artesis University College, 2012. Les colloques se multiplient en Amérique du Nord, voir par exemple : « La recherche-crétion, territoire, d'innovation méthodologique », 19 au 21 mars 2014, UQAM, Montréal (www.methodologiesrecherchecreation.uqam.ca). L'introduction massive des technologies numériques dans le domaine

de l'expérimentation architecturale appelle de nouvelles formes de délimitation de la recherche au croisement des arts visuels et des cultures dites numériques.

doctorale en architecture se soient trouvées en porte-à-faux avec cet œcuménisme dès le milieu des années 1990⁴. Jusqu'à la mise en place du « doctorat individualisé en architecture » en 2010, les chercheurs en architecture se trouvaient contraints de se décentrer, c'est-à-dire de valider leurs questions et leurs objets auprès de disciplines autres que l'architecture, le plus souvent par des méthodes empruntées aux sciences humaines et sociales, au point que la validité externe devait souvent prendre le pas sur la validité interne de la recherche. Il serait hors de propos d'exposer en détail la teneur de certains enjeux institutionnels, mais il est clair que la question de la diversité des définitions de la thèse en architecture n'a pas trouvé de réponse satisfaisante dans la seule ouverture interdisciplinaire des formations supérieures. L'insertion d'une école d'architecture dans un contexte universitaire ne simplifie rien, contrairement à ce que pensent parfois les acteurs des écoles françaises aux prises avec leur intégration forcée dans les écoles doctorales.

Aux fins de cet essai de catégorisation, notre hypothèse se propose donc de partir du positionnement métadisciplinaire de la théorisation, par rapport à la formation doctorale, avant de risquer une différenciation en quatre pôles des visées épistémologiques en architecture. De façon à sonder cette capacité de discrimination dans un spectre étendu, et forcément mal délimité, d'écritures doctorales, cette grille de lecture s'impose une double épreuve. Dans un premier temps, elle se confronte et se construit en relation avec un *corpus* de textes théoriques reconnus. Dans un second temps, elle se risque dans deux ensembles de thèses.

4. Voir note 2. L'actuel programme de PhD en aménagement n'offre pas un cadre adapté à la formation à la recherche dans le domaine de l'architecture, pour la simple raison qu'il n'a jamais été conçu pour former des chercheurs en architecture. Il s'agit d'un cadre administratif géré par les représentants facultaires au gré des tendances, des affluences et des disponibilités : on chercherait en vain sa cohérence épistémologique, son orientation méthodologique et ses ambitions théoriques. S'agit-il d'un doctorat

en géographie appliquée ? S'agit-il d'un doctorat en études urbaines appliquées ? S'agit-il d'un doctorat en planification urbaine et territoriale ? S'agit-il plutôt d'un doctorat en technologie (et ou informatique) des disciplines de l'aménagement ? Fort probablement tout cela à la fois ! Mais de telles représentations sont en tout cas fort peu accueillantes pour la recherche en architecture, si l'on en juge par les thèses produites depuis plus d'un quart de siècle, de même que par les intitulés des quatre

regroupements thématiques redéfinis depuis une décennie : Planification et environnement, Habitat et cadre bâti, Histories et théories, Innovations technologiques et informatique. Il n'en reste pas moins que des quatre domaines de spécialisation du PhD en aménagement, la filière intitulée « Planification et environnement » est celle qui a fédéré le plus de doctorants dirigés, pour la plupart, par des professeurs de l'Institut d'urbanisme. Contradiction majeure d'un programme fondé sur l'interdisciplinarité,

Trois questions sur les rapports entre thèse et théorie en architecture

Dans quelque discipline que ce soit, une thèse n'a pas *a priori*, tant s'en faut, valeur de théorie. Il va de soi que les produits de la thèse devront subir quelques tests complémentaires et se soumettre à l'exercice des publications, mais on conviendra, à tout le moins, que la thèse doit toujours expliciter sa localisation dans un cadre théorique approprié aux questionnements qui la motivent. En d'autres termes, une thèse n'est pas d'emblée une théorie, mais elle peut toujours être jaugée, jugée et surtout située par rapport aux théories disponibles et reconnues comme telles. Avant de poursuivre l'hypothèse d'un compas des visées théoriques, trois questions permettent de préciser ce retournement attendu du modèle recherché en un mode d'anticipation des futures orientations de la théorie.

1. Est-il possible d'anticiper le renouvellement de la théorie en architecture à partir d'une comparaison de recherches doctorales ?

Cette première fonction du modèle apparaît incontournable, si nous convenons que la thèse doit normalement contribuer au renouvellement de la théorie – comme il en va dans les disciplines scientifiques – si nous convenons également que l'obtention d'un doctorat ne se résume pas à l'acquisition d'une expertise dans un secteur particulier. Dans le monde anglo-saxon, on distinguera clairement le PhD (*Philosophiae Doctorate*), doctorat théorique, du DDes (*Doctorate in design*), doctorat professionnel, à l'instar des distinctions entre docteur chercheur et médecin dans le monde médical. Cela étant,

comme nous l'avons précisé, il ne s'agit pas d'affirmer que toute thèse acquiert *de facto* valeur de théorie, mais bien d'assumer une définition large et ouverte de l'exercice de théorisation en architecture. Refuser aux doctorants toute ambition de renouvellement de la théorie, reviendrait à refuser aux concepteurs de projets toute velléité de renouvellement des pratiques et des principes d'architecture. Il s'ensuit que le fait de s'interroger sur la portée théorique d'une thèse appelle logiquement un questionnement sur le type de connaissances produites dans un domaine comme l'architecture.

2. Peut-on déterminer des catégories de thèses correspondant à de grandes orientations épistémologiques, lesquelles définiraient autant de catégories de la connaissance architecturale ?

Cette question, corollaire d'une définition ouverte de la théorie, repose sur l'hypothèse d'un modèle diversifié, et donc non homogène, de la recherche doctorale. Si l'architecture est un champ disciplinaire, il n'y a pas de raison de restreindre la recherche à une orientation épistémologique donnée, si ce n'est par décision institutionnelle, comme il en va aussi de la naissance et du destin des disciplines. Une troisième fonction du modèle associe la démarche méthodologique de la thèse, aux objets de connaissance.

3. Tout en exigeant une production élémentaire de connaissance, comment peut-on catégoriser les approches de la thèse en architecture ?

Cette interrogation sous-tend la possibilité même de construire un compas des visées théoriques, sorte

d'instrument d'orientation et de navigation dans la complexité, permettant de situer la variété des propositions de recherche doctorale dans un ensemble suffisamment vaste pour accueillir la diversité des objets de recherche en architecture, et suffisamment précis pour éviter les esquives de cette « interdisciplinarité » à laquelle les instances de gestion académique ne manquent jamais d'inviter les enseignants, comme les chercheurs.

Du spectre étendu des écritures théoriques

La cartographie critique des thèses, qui appelle l'élaboration d'un instrument d'orientation, doit permettre de catégoriser des textes rédigés dans différents contextes doctoraux, mais elle doit également se soumettre au test de la variété des écritures théoriques. L'exercice de la théorie en architecture est fort de plusieurs milliers d'années d'histoire et de cheminements par lesquels la pensée architecturale cherche à se renouveler dans l'épreuve de la réflexivité. S'il ne faut pas confondre une histoire du doctorat avec une histoire de la théorie, il ne faudrait pas opposer ces deux niveaux d'énonciation sans les avoir préalablement comparés.

Devant la litanie de théories, allant grossièrement des *Dix Livres d'architecture* de Vitruve aux manifestes contemporains, en passant par les traités de Palladio, les textes de Boullée, ceux de Jean-Nicolas-Louis Durand ou encore Le Corbusier, Aldo Rossi etc., il serait mal avisé de considérer le *corpus* ainsi constitué comme un ensemble homogène. Faut-il pour autant rejeter certaines de ces visées théoriques, sous le prétexte qu'elles n'auraient

il ne s'est pratiquement trouvé aucune thèse cherchant à traverser les problématiques des disciplines de l'aménagement de part en part – une thèse véritablement transversale – par-delà quelques tentatives de type applicatives liées à la gestion de projet ou aux nouvelles technologies. En fait, l'histoire du PhD en aménagement, telle qu'elle se révèle dans le remaniement permanent des trois séminaires obligatoires, témoigne clairement des infortunes de l'interdisciplinarité. Sur cette question de l'histoire du PhD

en aménagement on consultera avec profit l'article d'Alain Findeli, « Entre science et pratique, discipline et profession: les études doctorales à la Faculté de l'aménagement », *Trames*, n° 13, 2001, p. 55-71. On nous permettra toutefois de questionner le rabattement terminologique délicat des termes, design et aménagement, jugés par l'auteur dans la note 1 comme « quasiment synonymes » (voir p. 69). En dépit de ces distorsions sémantiques, l'article d'Alain Findeli présente une critique judicieuse

des écueils de la recherche développement (en l'occurrence du design considéré comme une science appliquée adoptant des théories étrangères à l'aménagement) et l'auteur, fin épistémologue, y risque des propositions concernant ce qu'il appelle « la recherche projet »: sans toutefois chercher à qualifier l'arrière-plan disciplinaire de tels projets; comme si tous les projets se valaient (voir à ce sujet l'incontournable ouvrage de Jean-Pierre Boutinet, *Anthropologie du projet*, Paris, PUF, 1990).

pas suivi un protocole de validation scientifique propre aux recherches universitaires? Une telle purge s'apparenterait rapidement à un révisionnisme historique. Au contraire, et de façon volontairement proactive, nous proposons d'intégrer un texte aussi enlevé, mais surtout aussi lu que *Vers une architecture* (1923) de Le Corbusier, dans un compas des visées théoriques, sans pour autant recommander, voire admettre, que toutes les thèses doctorales adoptent le ton du manifeste moderne, quand bien même, et comme le reconnaissait judicieusement le théoricien anglais Reyner Banham, il s'agit certainement d'une des grandes œuvres littéraires du xx^e siècle.

Il serait tout aussi inapproprié de chercher une corrélation historique entre l'histoire des théories et celle de la formation doctorale des théoriciens, puisque les premiers « architectes-docteurs » n'émergent qu'à la fin des années 1950, selon une lente progression qui ne s'accélère qu'au milieu des années 1990. Il serait certainement plus riche d'enseignements de rapporter les théories aux thèses de ceux que l'histoire reconnaît comme des acteurs majeurs de la théorisation en architecture et l'on verrait probablement que même pour ces grands témoins, les choses n'ont pas toujours été très claires. Dans cet inventaire fragmenté, une thèse de doctorat se mérite une place à part, d'autant qu'elle fut rédigée par celui qui donnera un tour particulier à la théorie architecturale dans les années 1980 et 1990: Peter Eisenman.

La thèse de Peter Eisenman (1963) comme jalon historique

Si toute grande épopée commence par un mythe fondateur, une monstration assimilant les contradictions

et des tensions symboliques constitutives d'une réalité complexe, la thèse soumise par Peter Eisenman au Trinity College de l'université de Cambridge en 1963, revêt plusieurs des attributs d'une mythologie initiale. Et puisqu'il n'y a de mythe que dans l'exception, voire dans cette inversion entre drame et réparation que l'anthropologue Claude Lévi-Strauss a désignée comme une inversion analogique au cœur du mythe⁵, on notera tout d'abord que la « dissertation » d'Eisenman est devenue un modèle, avant même sa diffusion publique. Soutenue en 1963, elle ne sera publiée qu'en 2006, non pas sous une forme entièrement réécrite, comme on l'attend généralement d'une thèse, mais plutôt sous la forme, rare et insolite, d'un fac-similé. Il fut conçu par les exigeantes éditions Lars Müller, reproduit avec soin comme l'on reproduit ces textes à haute charge symbolique, préservant non seulement la forme, mais la texture d'origine, on sentirait presque l'encre du ruban de la machine à écrire, s'il n'était de cette couverture noire et sophistiquée.

On pourrait s'interroger sur le bien-fondé d'une reproduction à l'identique en pleine révolution numérique, un marquage signifiant parfaitement ironique, quand on songe aux efforts d'Eisenman, aidé en cela par le philosophe Jacques Derrida, son complice d'un temps, visant à déconstruire tout effet de sens en architecture. Il reste que le titre de sa thèse ne manquait pas d'ambition et serait probablement soumis à quelques remarques dubitatives par un jury contemporain: *The Formal Basis of Modern Architecture*, (*Les bases formelles de l'architecture moderne*). Le titre ne dit rien de la période (ce qui incommodera les

5. Notons que cette formule fait une large part à la pensée analogique, qu'elle fut proposée dans un chapitre de *l'Anthropologie structurale* dès 1955, qu'elle donnera lieu à une impressionnante fortune critique, avant de faire l'objet d'un ouvrage complet, *La Potière jalouse* (1985). Claude Lévi-Strauss, *La Potière jalouse*, Agora, Paris, Plon, 1985. Voir également l'ouvrage collectif qui fait le point sur le modèle canonique du mythe: Pierre Maranda (dir.), *The Double Twist: From*

historiens), du *corpus* (ce qui troublera sociologues et anthropologues) et le titre ne formule ni sous la forme d'une problématique, ni même en question, cette idée de la « forme » qui hantera son auteur pendant des décennies. Le titre n'en dit pas plus sur la « méthodologie », cette exigence dont on reconnaîtra peut-être un jour ce qu'elle doit aux incertitudes de l'épistémologie postmoderne. Rien ne semble transpirer de ce titre énigmatique, bien que l'essentiel des composantes élémentaires d'une dissertation doctorale se trouve effectivement dans le corps du texte lui-même.

L'histoire de la thèse, telle que racontée par son auteur, résume les hésitations initiales: tensions que vivent bien des candidats architectes au carrefour de la discipline et de la profession. Tenté par la proposition qui lui était faite d'enseigner de façon durable, invitation faisant suite à une expérience comme assistant pédagogique, et « puisqu'il n'avait rien d'autre en vue », Eisenman répondit d'abord à son célèbre mentor, Leslie Martin, « qu'il voulait aussi pratiquer l'architecture », ce qui lui fut déconseillé au profit d'une double activité d'enseignant et de doctorant. Ce faisant, Eisenman s'engagea dans la rédaction d'une thèse sans l'avoir prévu, sans vraiment le vouloir et, fait remarquable, sans véritable préparation à la recherche autre que son désir d'en découdre avec le projet d'architecture!

Il est désormais avéré que cette première réflexion, centrée sur l'analyse formelle de l'œuvre de plusieurs architectes modernes, aura une influence déterminante sur la suite de sa carrière, tant à titre d'architecte, d'enseignant que de théoricien. Mais cela n'empêchera jamais Eisenman d'ironiser sur l'utilité de la thèse

en architecture, comme en témoigne une remarque nichée dans la postface du fac-similé de 2006: « On m'a souvent demandé ce que valait un doctorat pour un architecte, et j'ai toujours répondu: « Apprendre à rester tranquille sur une chaise pendant trois ans⁶. » On se gardera bien évidemment de trop gloser sur ce que peut signifier une telle répartie. Sans doute guère plus que ce cliché tenace voulant que les architectes entrent en thèse, debout et actifs comme des professionnels, mais qu'ils doivent commencer par apprendre à s'asseoir en contemplation, comme des intellectuels et des chercheurs, sachant que cette épreuve de méditation serait d'autant plus contradictoire dans une discipline hantée par la conception, incessante et compétitive, de « projets ».

Sur le plan de la méthode, comme sur celui du contenu, la thèse de Peter Eisenman est porteuse d'un certain nombre de contradictions que rencontrent à la fois les essais théoriques et les recherches doctorales en architecture. Le formalisme de ses analyses formelles de morceaux choisis de la modernité – sans que l'on comprenne clairement comment ils furent choisis, autrement que par goût personnel – lui vaudra justement autant de louanges que de critiques. L'une des plus acerbes fut ironiquement proférée par Diane Ghirardo, désormais professeure à l'University of Southern California, autrefois son assistante à l'Institute for Architecture and Urban Studies. En collaboration avec Joan Ockman et sous la direction d'Eisenman, Ghirardo fut la cheville ouvrière de la traduction du premier livre d'Aldo Rossi, *The Architecture of The City* (MIT Press, 1982). Une décennie plus tard, dans

Ethnography to Morphodynamics, Toronto, University of Toronto Press, 2001.

6. Peter Eisenman, *The Formal Basis of Modern Architecture*, Bâle, Lars Müller, (1963) 2006, postface. L'auteur tient à remercier Estelle Thibault de lui avoir signalé l'excellent texte de Werner Oechslin dans la parution en langue allemande: Werner Oechslin, « Out of history? Peter Eisenmans' Formal Basis of Modern Architecture » dans Peter Eisenman, *Die Formale Grundlegung der Modernen Architektur*, (trad. Christoph Shläppi), Zürich/Berlin, GTA/Gebr. Mann, 2005, p. 11-60.

un numéro de la revue *Progressive Architecture* qui fit date, en novembre 1994, Ghirardo n'hésitera pas à traiter Eisenman « d'avant-gardiste bidon » (« *bogus avant-garde* »), de maître de l'autopromotion et de pur formaliste. Dans une diatribe particulièrement agressive, elle critiquera vertement ce théoricien « soi-disant avant-gardiste, mais généralement installé dans une posture confortable », sous le prétexte qu'il avait rédigé une longue analyse de la Casa del Fascio de Giuseppe Terragni, sans jamais mentionner, ni prendre en compte, qu'il s'agissait aussi d'un édifice phare du fascisme italien. Faisant valoir son droit de réponse, dans le numéro suivant de *Progressive Architecture*, et tout en transformant l'attaque personnelle en agression contre l'ensemble de l'intelligentsia architecturale, Eisenman ne chercha pas à se justifier, mais convoqua plusieurs amis architectes pour le faire à sa place. La réponse collective prit le tour d'une réflexion disciplinaire sur le rôle de la forme en architecture, questionnant la possibilité même de cerner la forme architecturale dans des catégories politiques clairement identifiables et reformulant une question qui ferait bonne figure dans un examen de synthèse doctoral : « Les anciennes définitions de la forme seraient-elles devenues problématiques dans la condition historique actuelle ? »

Parmi les compagnons d'armes, on doit ici mentionner Daniel Libeskind, dont l'écriture, aussi courte que graphique, fit office d'exercice de style mélangeant mots et tracés, constituant un manifeste ironique destiné à montrer qu'en matière architecturale le moindre trait serait à la fois porteur de signification, de non-sens et de signature. Considérant les réflexions et

les appels récurrents à un savant mélange d'écriture et de dessin qui serait spécifique à la thèse architecturale, il faudrait déconstruire ce morceau d'anthologie pour en débusquer les apories. Il faudrait également mesurer la dette de Libeskind envers Eisenman qui, dans les années 1980, avait pris soin d'expliquer aux architectes ce qu'ils devaient comprendre de l'étrange beauté de ces dessins inquiétants mettant en crise la représentation architecturale. Il affirmait alors que : « Les dessins de Libeskind sont une critique du dessin d'architecture traditionnel. Dans le domaine du dessin architectural orthodoxe, Aldo Rossi est peut-être le seul à avoir formulé une critique de la pratique actuelle du dessin – une inversion du mode de représentation, quand un bâtiment construit n'est lu que comme représentation du dessin. Libeskind, pourtant ne s'intéresse pas à l'inversion, ni à la simple représentation. Il s'intéresse à la dissociation. **La dissociation est au dessin, ce que la dé-construction est à l'écriture**⁷. »

Si Libeskind avait entrepris de déconstruire le dessin, Peter Eisenman a quant à lui nourri très tôt le projet de déconstruire l'écriture théorique, et bien des indices montrent que cette ambition prit justement la forme d'une thèse. Dans cette perspective, la diatribe de Diane Ghirardo se révèle presque déplacée, puisque la posture méthodologique d'Eisenman consistait précisément, et comme le montrera Werner Oechslin, à « sortir de l'histoire » pour se consacrer à une stricte comparaison théorique des aspects formels de l'œuvre architecturale (La Casa)⁸. Un examen du contexte doctoral fournit quelques indices probants d'une telle interprétation. Si Anthony Vidler bénéficie de remerciements pour son

7. P. Eisenman, « Chambers Works par Daniel Libeskind (Les traces de l'invisible) », *Techniques et Architecture*, n° 358, 1985, p. 58-65.

8. Voir l'analyse de Werner Oechslin « Out of history? Peter Eisenman's Formal Basis of Modern Architecture », dans P. Eisenman, *Die Formale Grundlegung der Modernen Architektur*, op. cit. note 6, p. 11-60.

9. P. Eisenman, *The Formal Basis of Modern Architecture*, Bâle, Lars Müller, (1963) 2006, op. cit. note 6, postface.

rôle d'assistant, tant pour l'enseignement que pour la thèse, Colin Rowe est surtout celui qu'il présente comme son compagnon de voyage, mentionné par deux fois comme acteur et témoin déterminant dans la construction, l'identification et l'analyse du *corpus* moderne. De façon romancée, Eisenman raconte qu'après trois mois de voyage en Europe avec Colin Rowe, il savait déjà ce qu'il voulait écrire: « Un travail analytique qui allait relier tout ce que j'avais appris à voir. De Palladio à Terragni. De Raphaël à Guido Reni. Le tout rassemblé dans une sorte de construction théorique qui porterait la question

de la modernité en architecture. Mais qui le ferait du point de vue d'une certaine autonomie de la forme? »

Il n'est pas certain que les cadres imposés par la rigueur scientifique seraient en mesure d'accueillir aujourd'hui un tel projet théorique, y compris et peut-être surtout dans le contexte américain dans lequel Eisenman œuvre toujours, mais il reste que ce projet s'affirmait dans une cohérence disciplinaire. On ne peut s'empêcher de penser que ce récit autobiographique constitue aussi une légitimation a posteriori de cette recherche d'une autonomie disciplinaire, d'autant que dans la postface de

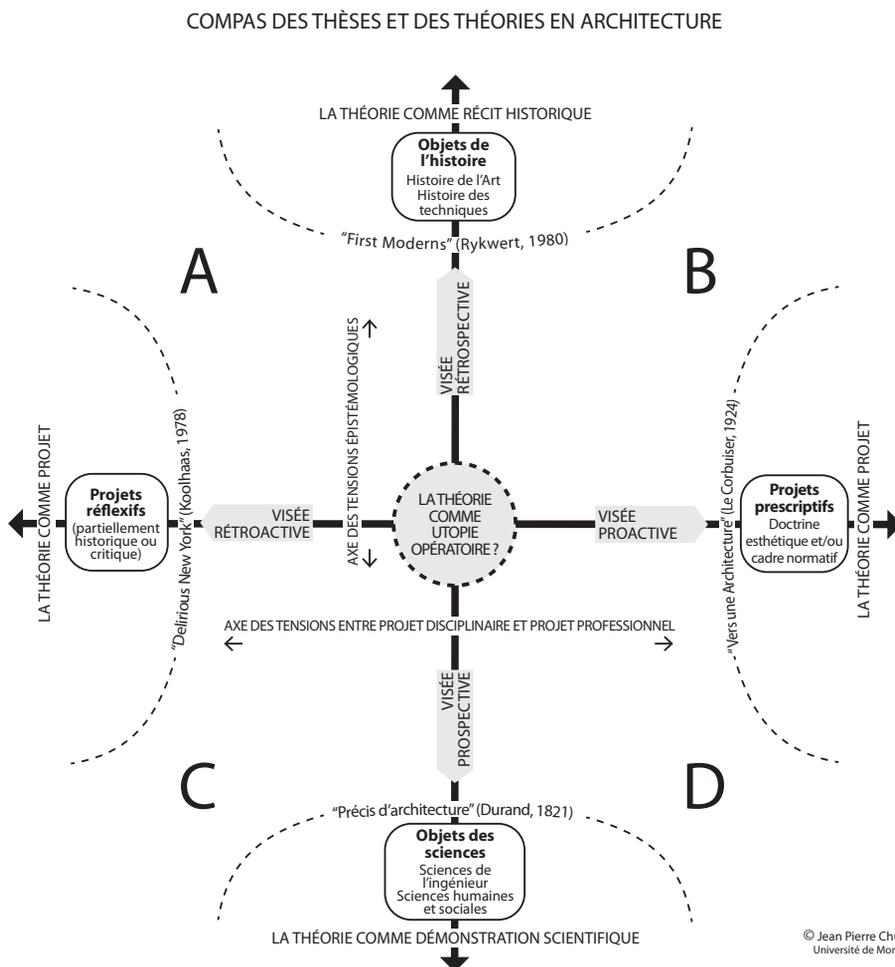


Figure 1
Compas des thèses et des théories en architecture Une rose des vents organisée selon deux grands axes: l'axe des objets de connaissance, l'axe des trajectoires de projets

2006, Eisenman situe l'objectif de sa thèse entre deux bornes. D'une part, il entend se distancier et répondre aux travaux de Christopher Alexander sur la mathématisation de la forme, dont le célèbre essai *Notes On the Synthesis of Form* (Harvard University Press, 1964) avait été partiellement rédigé à Cambridge. D'autre part, il entend également se distinguer des « idées formelles » de Colin Rowe, afin d'adopter un discours ancré plus précisément dans la linguistique. S'il faut en croire son auteur, la thèse de doctorat cherchait d'emblée à évacuer les questions et les méthodes historiques, tout autant que la logique mathématique, pour se concentrer sur l'analyse de la forme dans une approche proprement « architecturale », c'est-à-dire, pour ce qui concernait Eisenman, dans une visée proprement « critique ». Il faut d'ailleurs relire le texte d'introduction de la thèse, tel qu'il fut écrit en 1963, pour constater que cette exigence d'autonomie était bien au centre du projet intellectuel : « La présente dissertation peut être considérée essentiellement comme critique, plutôt qu'historique, dans la mesure où elle va examiner certaines propositions concernant la forme, en relation avec l'architecture, dans une définition théorique, et non historique¹⁰. »

Toutes les thèses de doctorat ne sont pas aussi clairement formulées dans leurs objectifs, et leurs auteurs parviennent rarement à les rédiger en trois ans, encore moins à les publier en fac-similé quatre décennies plus tard. De ce cas atypique, retenons le caractère aussi exemplaire qu'extraordinaire : un monstre mythique en quelque sorte, qu'il faudra prendre soin de loger à sa juste place dans une cartographie critique du labyrinthe des formes d'écriture de la thèse en architecture.

Là où la mer des thèses se jette dans l'océan des théories (voir figure 2)

Une cartographie des thèses pourrait donc tirer avantage d'une catégorisation de textes jalonnant l'histoire de la théorie en architecture. Cette abondante activité discursive, allant du traité au manifeste en passant par l'essai, distingue l'architecture de bien d'autres disciplines, incluant l'ingénierie, et l'ensemble témoigne d'une pratique réflexive aussi ancienne que la définition même de l'architecture. Peut-on distinguer des formes de théorie qui anticiperaient des formes de thèses ? Si tel est le cas, une cartographie devrait pouvoir situer le *Vers une architecture* (1923) de Le Corbusier, qui se revendiquait de la littérature tout autant que de la peinture, tout comme elle devrait permettre de localiser le *New York Délire* (1977) de Rem Koolhaas, dont on dit parfois qu'il fit office de thèse pour son auteur : lequel se revendique autant de l'écriture que de la culture cinématographique, que de l'architecture et de l'urbanisme.

Pour faire référence à deux textes d'un même auteur, et toujours dans une optique illustrative, l'instrument d'orientation doit pouvoir situer la visée théorique sous-tendue par l'*Autobiographie scientifique* d'Aldo Rossi (1981), sans la confondre avec celle qui dirigea l'écriture de l'*Architecture de la ville* (1966), puisque ces deux textes n'ont absolument pas la même valeur épistémologique ni la même valeur disciplinaire. L'ouvrage de 1966 est le fruit d'un travail proche de la thèse classique, convoquant méthodes et avancées de diverses disciplines (géographie, anthropologie, histoire, etc.) autour de questionnements sur le sens des « faits urbains ». Le texte présenté comme autobiographique fut publié d'abord en

10. *Ibid.*, introduction.

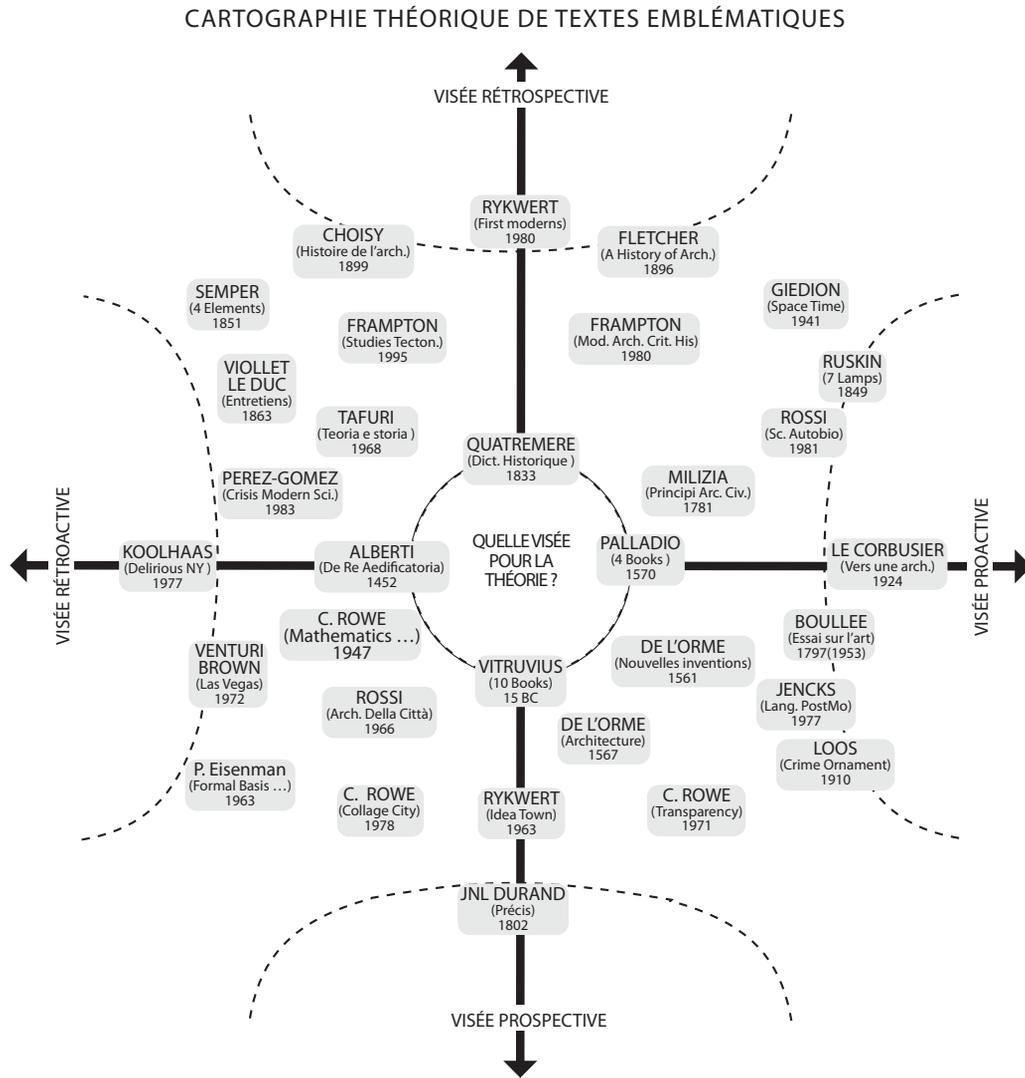


Figure 2
Cartographie théorique
de textes
emblématiques

Dans ce schéma, qu'il est impossible de commenter en détail dans l'espace restreint de cet essai, on remarquera que la thèse d'Eisenman (1963) se trouve à la fois du côté des thèses

rétroactives et du côté des thèses prospectives. Au risque de provoquer sa réprobation, on peut dire qu'elle a presque franchi, par anticipation, la ligne Delirious New York, en ce qu'elle cherche à redéfinir un modèle de compréhension de la forme moderne, dont Eisenman précise qu'il

se construit en référence à cette science du langage qu'est la linguistique. Dans le même temps, l'auteur se place explicitement à distance respectueuse de tout objet historique, de façon telle que l'on ne peut placer sa thèse dans les cadrans supérieurs (A et B). Mais il serait tout

aussi inadéquat de lui attribuer une valeur strictement prescriptive, encore moins poétique comme le serait un manifeste moderne. La thèse d'Eisenman est bien un travail d'analyse de la forme, et cette analyse de la forme est d'abord et avant tout un travail de modélisation théorique.

En ce sens, le texte se révèle plus proche de la dimension rétroactive du *Mathematics of the Ideal Villa* (1947) de Rowe que de son *Transparency* (1971) qui se raccorde quant à lui à la visée proactive de *Vers une architecture* (1923).

anglais en 1981. L'analyse révèle qu'il se constitue d'un collage de notes éparses et, bien qu'il soit agencé avec talent à partir de fragments non dénués d'élan poétique, ce deuxième livre adopte une logique très éloignée de la recherche de longue haleine à laquelle son auteur s'est pourtant consacré en secret pendant plus d'une décennie, avant d'y renoncer brutalement¹¹.

Dans un registre plus académique, il ne faudrait pas confondre certains ouvrages d'histoire de la construction dirigés par Roberto Gargiani, de l'essai sur la tectonique (*Studies in Tectonic Culture. The Poetics of Construction in Nineteenth and Twentieth Century Architecture*, 1995) de Kenneth Frampton ou même de son *Architecture moderne: une histoire critique* (1980). Ces deux ouvrages de l'historien de Columbia sont parfaitement documentés, mais ils se révèlent également portés par une visée éthique, parfois prescriptive, adressée aux architectes contemporains dans une visée quasi rétroactive. Cela étant, l'histoire des techniques n'est pas toujours une histoire critique. En d'autres termes, un compas ne devrait pas pointer sur les auteurs, mais bien sur les textes, et il ne devrait pas s'orienter dans la même direction selon les ouvrages. On conviendra par exemple que le célèbre opus de Colin Rowe, *The Mathematics of the Ideal Villa* (1947), revêt un caractère plus fondamental et sans doute moins pragmatique que l'ouvrage *Transparency* (1971) écrit en collaboration avec Robert Slutzky. Car si leur beau texte sur la transparence littérale et phénoménale s'affirme librement spéculatif, il se présente aussi comme un texte « proactif » pour ne pas dire prescriptif, et non comme une analyse objective et distanciée.

Dans cet inventaire à la Prévert, il est paradoxalement plus facile de sonder le territoire mouvant de l'écriture théorique en architecture en passant par des textes qui ne sont généralement pas basés fondés sur des recherches doctorales, mais ce sera d'abord en tentant de les rapprocher selon des axes épistémologiques fondamentaux, qu'il devrait être possible de mieux s'orienter. En d'autres termes, ce n'est pas l'exhaustivité des cas, leur choix, ou la démonstration absolue de leur pertinence qui comptera dans cette démarche, mais le système de repérage lui-même, la représentation ainsi produite s'apparentant à une constellation ou un diagramme, pour ne pas prétendre prématurément qu'il s'agit d'un « modèle théorique des visées théoriques ».

Encore faut-il se départir de polarités aussi galvaudées que non productives et de ce point de vue, la grille des visées épistémologiques ne saurait se contenter du vague croisement d'un axe « artistique » et d'un axe « scientifique ». Dans le même temps, ce compas doit pouvoir intégrer les manifestations de la « recherche création » ou « recherche par le projet » sans préjuger de leur portée épistémologique. En ce sens, *Vers une architecture* ou *Delirious New York* sont deux textes à considérer comme des emblèmes de formes théoriques qu'il ne nous appartient pas de confirmer ou d'infirmer, mais simplement d'observer et de comparer. Pour ce faire, nous proposons de distinguer, d'une part, un axe des objets de connaissance et, d'autre part, un axe des trajectoires de projets. Ces deux axes doivent permettre d'éclairer quatre grandes visées épistémologiques et disciplinaires différentes.

11. On se permettra ici de renvoyer le lecteur intrigué par tant d'affirmations à l'analyse détaillée de la question de la *Città analoga* d'Aldo Rossi, que nous livrons dans *Analogie et théorie en architecture. (De la vie, de la ville et de la conception, même)*, Golion, Infolio, (2010) 2013, chapitre II.

Axe des tensions épistémologiques

Un premier axe met en opposition des pôles de production de connaissance en distinguant l'ensemble constitué par les disciplines de l'histoire, de l'ensemble, apparemment hétérogène, mais épistémologiquement cohérent, des sciences humaines et des sciences appliquées, lesquelles se trouvent encore largement dominées par l'empirisme et l'induction. Cet « **axe des tensions épistémologiques** » permet de mesurer des degrés de connaissances produites le long d'un curseur situant les objets de recherche et leurs questions sous-jacentes. L'architecture s'étant de longue date constituée comme une discipline historique, il importe de tenir compte de la résonance tout à fait particulière des connaissances de nature historique pour la construction même de la connaissance en architecture. On ne saurait assimiler les objets de recherche architecturale inscrits dans une visée historique avec les objets des sciences humaines, quand bien même celles-ci se penchent sur des phénomènes architecturaux.

La grille proposée distingue clairement les objets de connaissance de l'histoire (en différenciant, le cas échéant, ceux de l'histoire de l'art de ceux de l'histoire des techniques constructives) des objets de connaissance des sciences non historiques (distinguant le cas échéant les sciences de l'ingénierie des sciences humaines). Pour spécifier ces polarités épistémologiques, nous différencierons les théories (et les thèses) **prospectives** des théories de nature **rétrospective**, au sens propre du terme, c'est-à-dire qui se présentent comme des réflexions et des visées qui « regardent en arrière », puisqu'il en va ainsi de la recherche historique.

Par contre, nous qualifierons les thèses construites selon les questions et les objets des sciences modernes, en particulier des sciences appliquées, qu'elles correspondent le plus souvent à des visées de nature **prospectives**, puisque ces approches s'orientent vers un avenir qu'elles tentent d'intégrer dans une modélisation. Cette description ne veut pas dire pour autant que l'histoire soit évacuée de la recherche en sciences humaines ou en ingénierie, mais plutôt que le type de connaissance envisagé assume un objectif d'anticipation possiblement prédictive. Ce faisant, un tel modèle ne dit pas que les sciences humaines ou les sciences de l'ingénierie adhèrent encore à l'idéologie positiviste, mais il considère que l'objectif d'une modélisation scientifique du phénomène étudié tente de prédire l'évolution du phénomène – en une visée prospective – et que cet objectif d'anticipation se loge explicitement au centre de l'appareil méthodologique de ces approches, dites « scientifiques » par abus de langage.

On voit déjà se mettre en place une première démarcation épistémologique entre la visée rétrospective et la visée prospective. Une thèse en histoire de l'art sur la question, très en vogue, de « l'atmosphère », ou même de la « lumière urbaine » ne peut être comparée à une thèse en ingénierie des ambiances : quand bien même cette dernière thèse comporterait un chapitre historique (sur l'histoire de tel ou tel dispositif d'éclairage par exemple). Une thèse en histoire de la construction – sur un matériau aussi moderne que le béton – ne peut être classée dans la même catégorie qu'une thèse faisant appel à des essais de résistance des matériaux ou à une mise à l'épreuve de nouveaux

types de bétons, pas plus qu'une thèse sur l'histoire de différents procédés d'industrialisation du béton ne peut être classée dans la même catégorie qu'une thèse de sociologie de l'habitat sur la perception des effets plus ou moins aliénants des édifices de logement collectif... en béton.

Il va de soi que l'Histoire n'est pas une discipline homogène et que l'on devrait distinguer des courants méthodologiques dès que l'on parle d'histoire. Il reste que certains travaux d'histoire de l'architecture ont souvent maille à partir avec les catégories reconnues de l'histoire de l'art, et se trouvent à proprement parler tenus à distance de ces cercles historiques, sans être pour autant compatibles avec les objectifs scientifiques des sciences humaines ou des sciences de l'ingénieur. Comment localiser les ouvrages de Manfredo Tafuri et d'Alberto Pérez-Gómez (pour prendre deux exemples volontairement incompatibles sur le plan des thèses historiques qu'ils portent)? On ne peut pas classer les principaux ouvrages d'histoire et de théorie d'un Tafuri (1935-1994) dans un strict registre d'histoire de l'art, sans considérer qu'ils reposent sur des prises de position politique et des analyses plus proches de l'anthropologie culturelle et du marxisme que de l'histoire événementielle. Dans un autre registre théorique et idéologique, c'est aussi un des mérites des positions fortement défendues par Pérez-Gómez à l'université McGill dès la fin des années 1980, que d'avoir fait respecter ce territoire médian référant aussi à « histoire et théorie », mais loin des positions de Tafuri, en renvoyant systématiquement toute question contemporaine à la recherche de son origine dans un

texte « ancien », et d'une certaine façon en référence à une théorie transhistorique du *corpus* disciplinaire.

Puisque l'axe des tensions épistémologiques, ainsi défini, se caractérise par deux polarités, il importe d'en expliciter les lignes de démarcation. Quand la théorie, depuis le croisement utopique des deux axes, se destine à franchir le seuil de l'histoire, par l'amplitude historique de ses objets, nous dirons qu'elle franchit la « ligne First Moderns de Rykwert », en référence à l'imposant ouvrage de Joseph Rykwert (1980). À l'inverse, sans que ce choix n'ait de valeur définitive, nous pourrions tracer une « ligne du Précis de J.-N.-L. Durand » en référence à l'originalité de la posture rationaliste et fondamentalement prospective du premier cours d'architecture à l'École polytechnique, *Le Précis des leçons d'architecture* publié de 1802 à 1805. Mais on pourrait tout aussi bien choisir son *Recueil et parallèle des édifices de tout genre* (1800) comme modèle de comparaison scientifique paradoxalement anti-historique.

Axe des tensions entre projet disciplinaire et projet professionnel

Au croisement de l'axe des tensions épistémologiques, sans pour autant verser dans un formalisme cartésien, nous nommerons le deuxième élément constitutif du compas des visées théoriques : « **Axe des tensions entre projet disciplinaire et projet professionnel.** » Ce faisant, nous cherchons à qualifier ces oscillations entre les visées disciplinaire et professionnelle, évidentes dans bien des propositions doctorales, comme dans les écrits à portée théorique, qui entraînent le plus souvent des confusions entre ces deux ensembles de conduites à projet.

Car le risque est grand de voir se concentrer dans un espace faussement médian – un fourre-tout – toutes ces théories qui ne se reconnaissent ni dans les œuvres de l'histoire, ni dans celles des sciences humaines, encore moins celles des techniques d'ingénierie, et se donnent pour principal objectif cette intention de transformation du monde au cœur de tout projet architectural : le jet du projet. En ce sens, la première distinction entre visée rétrospective et visée prospective ne permet pas de catégoriser ces théories qui se présentent comme des récits, à plus ou moins forte valeur scientifique, de ces théories qui se présentent d'abord comme des projets, c'est-à-dire des visées « d'anticipation opératoire de type flou » pour reprendre la catégorisation du projet architectural proposée par Jean-Pierre Boutinet¹².

À la théorie considérée comme mélange de récit poétique personnel et de doctrine prescriptive, nous proposons d'opposer la théorie considérée comme reconstruction d'un modèle et relecture de l'histoire. Dans ces deux extrêmes, la théorie prend cependant le risque de se présenter à la fois comme projet et comme manifeste. Mais nous pouvons distinguer, d'un côté du spectre, ces manifestes qui visent une orientation, une direction de la pratique ou de la théorie de type « prescriptive » et dont le titre commence le plus souvent par « Vers » ou « Pour », que nous reconnaitrons explicitement comme des textes de nature **pro-active**. Tandis que de l'autre côté de cet axe des tensions discipline/profession, nous situerons les essais reconstruisant d'abord une trajectoire historique, pour éventuellement orienter l'avenir, et nous les qualifierons de **rétro-actifs**, au sens désormais donné à ce terme

par Rem Koolhaas¹³. Notons que les visées proactives et rétroactives ont en commun de considérer d'abord la théorie, et donc la connaissance, comme un projet et non comme le simple résultat d'une démarche méthodologique.

Ces deux nouvelles orientations de la théorie constituent des productions discursives intégrant, pour les unes, des visées prescriptives non dénuées de charge poétique, pour les autres, des mixtes d'analyses scientifiques et de propositions exploratoires. Dans tous les cas, leur récurrence en architecture impose qu'elles soient considérées à leur juste place dans un entre-deux, entre discipline et profession, qui caractérise aujourd'hui nombre de productions théoriques et réflexives en architecture.

Sans entrer dans une longue explication épistémologique, on pourrait avancer que l'inscription de l'architecture, du paysage et de l'urbanisme dans le registre des pratiques réflexives, au sens consacré à cette terminologie par Donald A. Schön (1930-1997)¹⁴, est désormais solidement avérée et la recherche architecturale doit en prendre acte, si ce n'est déjà fait. Précisons tout de même, qu'il ne s'agit pas d'une réflexivité au sens philosophique traditionnel du terme, mais bien d'une « pensée dans l'action » mettant au défi les catégories épistémologiques fondées traditionnellement sur une séparation entre faire et penser ou opposant les sciences fondamentales aux sciences appliquées. Sans que cela constitue une validation de leur véritable portée disciplinaire, il est clair que certaines formes de théories en architecture se constituent comme des projets, c'est-à-dire des façons d'anticiper une transfor-

12. Jean-Pierre Boutinet, *Anthropologie du projet*, Paris, PUF, [1990] 1995.

13. Rem Koolhaas, *New York Délire. Un manifeste rétroactif pour Manhattan*, Marseille, Parenthèses, [1978] 2002.

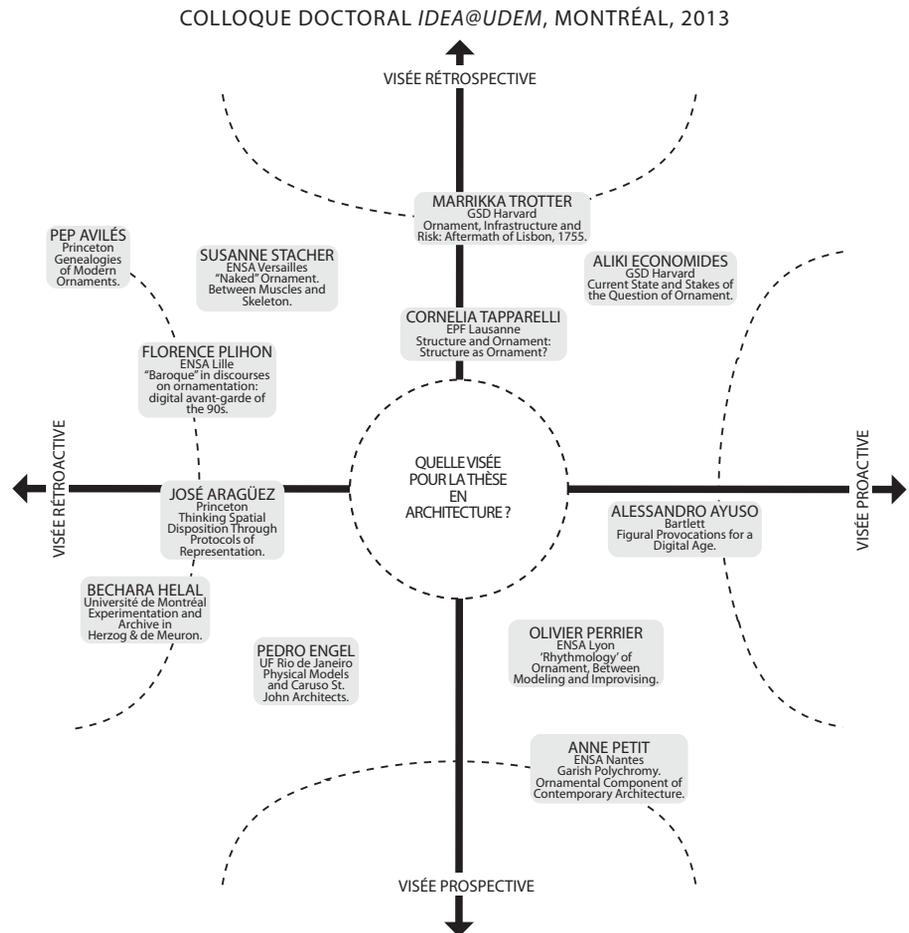
14. On citera en particulier : Donald A. Schön, *The Reflective Practitioner: how Professionals Think in Action*, New York, Basic Books, 1983. Schön, Donald A. (1994). *Le Praticien réflexif (À la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel)*, Montréal, Les Éditions Logiques, 1994.

mation. Sans reprendre à notre compte les catégories de l'anthropologie du projet exposée brillamment par Boutinet, nous proposons de distinguer, d'une part, **les projets innovants** propres aux manifestes proactifs (généralement soucieux et pressés de changer le monde), et d'autre part, **les projets réfléchissants** caractéristiques des manifestes rétroactifs (lesquels sont autant préoccupés de valider leurs propositions dans un *continuum* historique et social déterminé, que d'exposer un mode d'intervention). Dans les deux cas, la

dimension projectuelle de la thèse repose sur un mode d'action et des structures narratives. Tandis que le récit rétroactif sera en quelque sorte inscrit dans l'Histoire, même si cette histoire reste toujours une construction, le récit proactif n'hésitera pas à convoquer un ou plusieurs éléments d'histoire personnelle. Dans un cas, la théorie se propose de reconstruire un modèle, c'est-à-dire un modèle partiellement historique, partiellement fictif ou critique, ce qui n'est pas tout à fait la même chose que l'écriture d'un manifeste avant-gardiste; dans l'autre,

Figure 3
Cartographie des textes
présentés au colloque
doctoral IDEA@UdeM,
université de Montréal,
mai 2013

Le deuxième tableau catégorise la douzaine de thèses présentées au colloque sur la question du retour de l'ornement, que nous avons organisé, en collaboration avec Aliko Economides (GDS Harvard), au printemps 2013 à l'université de Montréal. Nous avons ajouté les lieux d'accueil, sans que cela n'ait une quelconque valeur de catégorisation des thèses par université ou lieu d'encadrement.



la théorie se constitue en même temps qu'elle tente d'imposer un « nouveau » modèle.

En résumé, et pour compléter cet axe des tensions entre projet disciplinaire et projet professionnel, tout en donnant à ces polarités une valeur extrême, comme le sont les états limites, on pourrait dire que l'on franchit la « ligne Delirious New York » quand on mise sur la dimension rétroactive de la thèse (rendons à Koolhaas ce qui lui appartient), tandis que l'on franchit la « ligne Vers une architecture » quand on mise d'abord et avant

tout sur la dimension proactive de la thèse, comme de la théorie.

En guise de conclusion ouverte de ce texte, nous proposons trois essais de cartographie critique destinés à mettre à l'épreuve cette boussole des visées théoriques de la thèse en architecture (fig. 1). Le premier tableau mobilise une sélection d'ouvrages théoriques et sert essentiellement de carte de référence. Libre au lecteur de remplacer cette sélection par la sienne en autant que l'exercice de catégorisation lui apparaisse utile et probant.

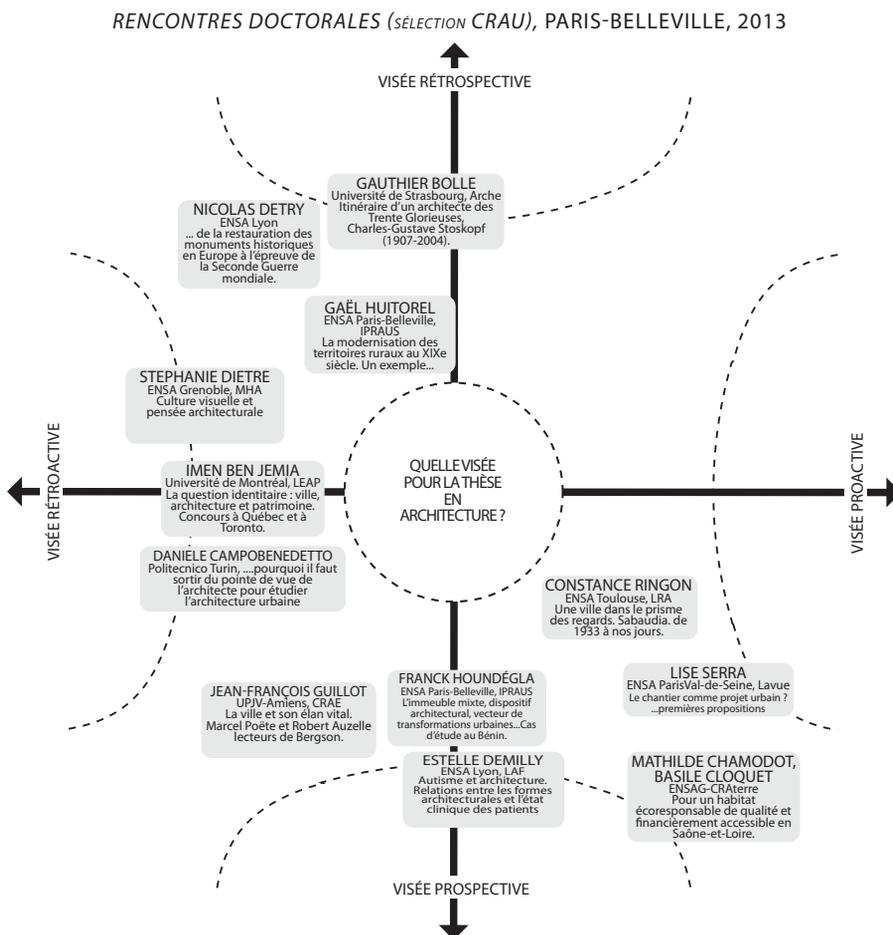


Figure 4
Cartographie partielle
des thèses présentées
au colloque « Rencontres
doctorales », ENSA
Paris-Belleville,
septembre 2013 et
sélectionnées
pour publication
Le quatrième tableau,
s'il devait être exhaustif
serait également illisible
compte tenu de la
soixantaine de thèses
présentées à l'école
nationale d'architecture
de Paris-Belleville
lors des deuxièmes
rencontres doctorales
en mai 2013. Nous en
donnons ici une version
uniquement destinée
à illustrer l'utilité
potentielle du modèle
proposé, en nous
basant sur une lecture
des textes sélectionnés
pour publication dans
le présent numéro des
*Cahiers de la recherche,
architecturale et urbaine.*